PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

1re ANNÉE. — N° 9 Mars 1886

SOMMAIRE :

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le nouvel extrait suivant de l'ouvrage en cours de préparation de l'Esprit Jean, et obtenu, comme il a été déjà dit, par la médiumnité typtologique et lettre par lettre.

L'EXISTENCE

« LA VIE »

Sous le nom générique d'existence nous comprenons l'ensemble des manifestations qui, prenant l'être à son début, le conduisent, par des transformations successives, en un perpétuel devenir. Elle a pour règle : *la justice*, pour devoir : *la solidarité* et pour but : *le progrès*.

On peut diviser ses multiples transformations en trois grandes classes distinctes qui sont : *la Vie*, *le Sommeil* et *la Mort*. Chacune de ces trois classes est caractérisée par la prépondérance sur les autres de l'un des trois principes constitutifs de l'Univers : *la Matière*, dans la vie, *le Fluide universel*, dans le sommeil et *l'Esprit* dans la mort. En d'autres termes, la mort est la manifestation active de l'existence, la vie la manifestation passive et le sommeil la manifestation médiatrice. Ces trois classes de manifestations corrélativement liées

entre elles et réagissant incessamment l'une sur l'autre, forment, par leur ensemble, ce que nous appelons l'Existence.

De la vie à la mort, de la mort à la vie, en passant par le sommeil, manifestation médiatrice et reliant les deux autres entre elles, tel est l'incessant va-et-vient que l'être doit accomplir et dont la conséquence forcée est le progrès constant de chacun des trois principes qui le constituent : l'Esprit, la Matière et le Fluide.

L'être progresse *matériellement* dans la vie, *fluidiquement* dans le sommeil et *spirituellement* dans la mort ; l'ensemble de ces trois progrès constitue le progrès individuel de l'être.

Chacune des trois classes de l'existence se subdivise à son tour en trois périodes distinctes qui sont : la période d'assimilation ou de croissance, la période de concentration ou de plénitude, la période de désassimilation ou de décroissance.

La Vie, ou existence charnelle, est produite par l'incarnation de l'être périsprital ; elle a pour but le progrès particulier de la Matière ou forme, à l'aide de l'Esprit et du Fluide universel.

La Mort, ou existence périspritale, est produite par la désincarnation de l'être périsprital ; elle a pour but le progrès particulier de l'Esprit, ou force, à l'aide de la Matière et du Fluide universel.

Le Sommeil, ou existence médiatrice, est produit par la connexion et la combinaison des deux existences charnelle et périspritale ; il a pour but le progrès particulier du Fluide universel, ou mouvement, à l'aide de l'Esprit et de la Matière.

Telles sont les trois propositions que nous allons examiner successivement, en prenant pour point de départ la vie, qui est votre existence actuelle et dont l'étude approfondie ne peut que vous être profitable, en vous faisant connaître votre véritable situation et en vous indiquant clairement le but que vous avez à remplir dans l'harmonieux concert de l'œuvre grandiose de la nature.

*
* *

La Vie, a dit Bichat, est l'ensemble des phénomènes qui s'opposent à la mort. La Vie, pourrait-on dire aussi, est l'ensemble des phénomènes qui conduisent à la mort. La Vie,

disons-nous, en prenant un juste milieu entre ces deux définitions, est l'ensemble des phénomènes qui, dans chaque être individuel, s'opposent à la mort durant la période de croissance et y conduisent durant la période de décroissance.

La vie est une épreuve, disent les uns, une expiation, disent les autres, une mission, disent certains, une nécessité, disons-nous, ayant sa cause directe dans la composition intime de l'être qui, formé par l'union de trois principes distincts, doit, pour progresser lui-même, faire progresser chacun d'eux particulièrement.

Il y a vie parce que le principe matériel doit se perfectionner comme toutes choses, de même qu'il y a mort pour permettre le perfectionnement de l'Esprit, et sommeil pour le perfectionnement du Fluide universel.

Il y a progrès chez l'être lorsque les trois principes qui le constituent ont collectivement progressé.

La vie procède de la mort, c'est-à-dire que sa manière d'être est, chez chaque individu, directement conséquente de la situation d'existence antérieure ; c'est ce qui explique ces nombreuses diversités existant entre les individus, et qui ne sont en réalité que des reflets particuliers de leur existence précédente. Chaque être apporte dans la vie ce qu'il a lui-même acquis précédemment ; il n'y a donc ni injustice, ni favoritisme, mais simplement conséquence juste et naturelle du travail et du progrès déjà accomplis.

Sans uniformité point de justice, s'il n'y avait antériorité ; telle est la simple raison d'où découle naturellement la théorie des préexistences, déjà connue de beaucoup et la seule qui explique rationnellement ces anomalies que chacun constate, non-seulement dans le cours de l'existence des individus, mais dès l'instant même de leur naissance où tous différencient déjà physiquement et moralement.

Par la préexistence tout s'explique : la situation de l'être dans la vie est celle qu'il s'est faite lui-même. Il bénéficie des qualités antérieurement acquises, de même qu'il supporte la juste conséquence des imperfections dont il n'a pas su se débarasser encore; c'est une conséquence naturelle à laquelle il ne peut se soustraire, non pas qu'elle lui soit arbitrairement

imposée, mais parce que lui-même la choisit et la détermine librement par le fait de ses actions et de sa situation précédentes.

C'est seulement dans ce sens qu'il faut comprendre le choix et contrairement à ce qu'ont prétendu la plupart des écrivains spirites qui, sous prétexte d'élargir le rayon du libre-arbitre, ont remplacé par l'arbitraire individuel l'action naturelle de la Loi. Si tout individu est libre d'agir comme bon lui semble dans le cercle des possibilités que lui détermine la Loi, il ne peut l'être, aussi, d'échapper à la juste conséquence de ses actions ; c'est la Loi qui détermine la justice et non la libre volonté de chacun.

L'erreur provient de ce qu'on a toujours considéré cette grave question au point de vue moral, alors qu'elle ressort uniquement au domaine de la physiologie ; c'est ce que nous allons essayer de démontrer.

*
* *

L'être, avons-nous dit, n'est individu qu'à la condition de réunir en lui les qualités essentielles de *force*, de *forme* et de *mouvement* ; il a donc dans l'existence périspritale, de même que dans l'existence charnelle, une forme, ou corps, par lequel se déterminent et se qualifient ses facultés. Ce corps matériel fluidique est appelé *périsprit* ; il est formé par la cohésion d'atomes matériels, quintessenciés dans l'existence charnelle précédente.

Le retour de l'être périsprital à ce dernier mode d'existence a lieu par une action purement physiologique, que l'on pourrait appeler de matérialisation ou d'assimilation charnelle, et qui consiste dans une agglomération de molécules matérielles venant s'adjoindre progressivement à celles qui constituent déjà le périsprit.

Cette agglomération a pour effet de rendre insensiblement la forme de l'être plus compacte, plus dense, jusqu'au moment où, participant entièrement de la matière terrestre, elle devient suffisamment tangible pour lui permettre de prendre de nouveau rang dans l'existence charnelle.

Sans approfondir cette mystérieuse action de la nature,

dont bien des secrets nous sont cachés encore, nous croyons cependant pouvoir affirmer qu'elle est absolument nécessaire à la conservation de l'individualité. En effet, la forme de l'être tend journellement à diminuer de densité, autrement dit, à se fluidifier durant la période de croissance périspritale, par suite du progrès incessant de l'Esprit ou force qui devient de plus en plus principe dominant. Ce progrès unique d'un seul principe sur trois entraînerait infailliblement, s'il continuait toujours, un manque d'harmonie dans la composition intime de l'être, et aurait alors pour résultat sa désorganisation, c'est-à-dire la perte complète de son individualité. C'est pourquoi ce progrès constant durant la période de croissance périspritale, s'affermissant et se concentrant durant la période de plénitude, s'arrête forcément dès que commence la période de décroissance qui correspond à celle d'assimilation ou de croissance charnelle.

A cet instant l'expansibilité du périsprit est telle qu'une adjonction moléculaire devient indispensable à l'être pour que la forme, qui est un de ses principes constituants, continue à déterminer son individualité. C'est alors qu'il se revêt, pour ainsi dire, et molécules par molécules, d'une deuxième enveloppe qui arrête progressivement l'expansion de la première en la comprimant peu à peu et qui, la rendant plus dense, plus tangible, l'entraîne insensiblement vers un nouveau centre d'attraction.

Cette action purement mécanique a lieu sans aucune participation de la volonté de l'être ; il n'en choisit ni n'en détermine le moment initial, pas plus qu'il n'en peut connaître l'instant final, c'est une conséquence naturelle qu'il subit sans pouvoir s'y soustraire. De même dans l'existence charnelle l'être arrive malgré lui à la période de décroissance qui le conduit naturellement à la mort.

*
* *

S'incarner c'est obéir forcément à une nécessité immuable qui commande impérieusement à l'individu la continuité de son existence, c'est enfermer dans l'écrin charnel le joyau précieux de l'individualité afin d'assurer sa conservation, en

subissant naturellement l'action irrésistible de la Loi qui impose à tous l'éternité progressive de l'existence.

Être n'est donc en réalité que continuer une suite non interrompue de graduations successives découlant naturellement les unes des autres, et ne différenciant réellement entre elles que lorsque on les compare dans leurs rapports éloignés. Tel celui qui, étudiant la nature, n'établirait de rapports qu'entre les points culminants de chaque règne, et qui, mettant en comparaison la pierre, l'arbrisseau, le quadrupède et l'homme, ne saisirait pas la vérité d'une filiation progressive dont la différence entre les échelons est insensible à déterminer, non-seulement dans la distance qui sépare ceux d'un seul règne pris séparément, mais aussi dans celle existant entre le degré terminal de l'un et le degré initial du suivant.

L'existence charnelle, considérée isolément, peut aussi donner un exemple de cette vérité ; qui pourrait, en effet, reconnaître dans la parole grave et le visage austère du vieillard, le bégaiement incertain et la figure si mobile de l'enfant ? Quelle immense différence n'y a-t-il pas entre les sublimes conceptions du penseur et l'inconscience instinctive de son passé enfantin ; quel rapport, quelle analogie pourrait-on établir de l'un à l'autre ? Et pourtant le vieillard est issu de l'enfant, il procède de lui comme l'arbre procède du bourgeon, c'est-à-dire par des graduations progressives dont la différence, parfaitement constatable dans les points extrêmes, le début et la fin, serait impossible à déterminer dans l'infime distance qui sépare chacune d'elles.

Ainsi, de l'existence considérée dans sa généralité ; établir une comparaison entre ses points culminants, c'est-à-dire entre la vie, le sommeil et la mort, serait certainement constater l'immense différence qui les sépare et admettre difficilement qu'ils puissent procéder les uns des autres ; mais il en est autrement si l'on suit progressivement les graduations successives qui, dans le cours de l'existence, conduisent d'un état présent à un état à venir, et dont la diversité, si peu sensible entre chacune d'elles, démontre entièrement la vérité d'une suite non interrompue et procédant immédiatement les unes des autres.

L'existence est une, c'est ce qu'il importe de ne point oublier. Si ses multiples transformations donnent lieu à des modes différents dont la dissemblance est parfaitement constatable de l'un à l'autre, il ne faut pas perdre de vue qu'elle est produite par une filière continue de successions graduées qui déterminent elles-mêmes l'état à venir de l'être par leur enchaînement progressif.

Tel, si l'on considère uniquement l'existence charnelle, on peut, tout en constatant l'immense distance qui sépare l'état de l'enfant de celui du vieillard, reconnaître cependant que ces deux situations d'existence sont intimement reliées entre elles par une série progressive d'échelons successifs qui, malgré leur peu de diversité, aboutissent à une transformation presque complète de l'individu.

Ceci admis, il est alors facile de concevoir l'impossibilité, pour l'être, de choisir lui-même, dans un des modes quelconques de l'existence, et par le seul fait de sa volonté, l'état à venir de sa personnalité. De même que dans l'existence charnelle, considérée isolément, l'enfant ne choisit par la situation du vieillard, mais la détermine simplement par l'enchaînement progressif de ses actions journalières, de même aussi, dans l'existence, considérée dans sa généralité, l'être périsprital ne choisit pas sa situation charnelle à venir, *mais la prépare progressivement par l'enchaînement successif des diverses situations que ses actes journaliers déterminent.*



L'enfant ne choisit pas le veillard, il en prépare la situation en subissant la conséquence naturelle de ses actes.

L'être périsprétal ne choisit pas l'être charnel, c'est la situation de ce dernier qui découle justement et naturellement de son existence antérieure.

Le libre arbitre de l'être en est-il amoindri pour cela ? Au contraire, sa liberté s'exerce dans toute sa plénitude ; il fait ce qu'il veut, bien ou mal, mais chacune de ses actions a une conséquence immédiate à laquelle il ne peut se soustraire. Croire le contraire serait alors nier l'action régulatrice de la Justice. Supposer que par un choix que déterminerait sa seule volonté, l'être puisse échapper à la juste conséquence de ses

actions, serait remplacer la règle par le chaos, la Loi par le caprice et admettre que l'imprévoyante nature ait pu laisser à la volonté de chacun, l'arbitraire liberté de troubler l'admirable harmonie de l'univers.

A cette immuable harmonie il faut des lois immuables, et c'est leur action naturelle, mille fois plus sage et plus prévoyante que des caprices individuels, qui détermine les situations successives de l'être dans cet incessant devenir qui a nom l'existence.

Comment a lieu cette invisible et mystérieuse action, quelle force, quelle intelligence, quelle volonté la dirigent, nous n'avons pas la prétention de l'expliquer.

Le grain de blé devient épi, le bourgeon devient arbre, le bouton s'épanouit et devient fleur superbe, l'enfant devient homme, et ces multiples transformations sont réglées et dirigées par les harmonieuses applications d'une mystérieuse loi dont la connaissance est sans doute réservée aux chercheurs de l'avenir.

La rose naît et meurt, et son éphémère existence est aussi mystérieuse que celle de l'être humain, une même loi de germination les régit l'un et l'autre. C'est cette loi, dont chacun peut constater les effets, qui, transformant incessamment tout ce qui est, permet à l'être de réaliser ses aspirations toujours grandissantes vers un idéal sans cesse renaissant qui est le progrès.

Mais si mystérieuse que soit cette loi, si invisible que puisse encore être son action, on peut déjà, sinon la définir entièrement, en constater du moins certaines de ses applications et reconnaître, alors, qu'elle procède toujours par graduations progressives et sans que jamais une brusque transition d'un état à un autre puisse laisser supposer qu'un choix individuel en détermine l'action purement mécanique. Du bouton à la fleur, de l'enfant au vieillard on la constate, pourquoi ne pas la reconnaître aussi du vieillard à l'enfant, c'est-à-dire dans la distance qui sépare la période terminale de l'un des modes de l'existence, de sa période initiale à venir.

Médium Typtologue L. JEAN.

(La Suite prochainement)

Remarque. — Bien que n'étant que la préface, en quelque sorte, d'une œuvre qui se poursuit, le remarquable travail de l'Esprit Jean ne peut manquer de donner lieu déjà à des appréciations en sens divers ; car, s'il en est, et nous sommes du nombre, qui soient tout disposés à se rallier à cette conception toute nouvelle et, disons-le, toute logique d'après laquelle le retour à la vie charnelle ne serait dépendant ni de la volonté propre de l'être, ni d'aucune autre volonté quelconque, mais d'une inéluctable et immuable loi, il peut s'en trouver en plus grand nombre encore qui se montrent hésitants à se prononcer pour une manière de voir qui, étant supposée fondée, devrait forcément entraîner la suppression complète (dans le sens arbitraire du mot) non-seulement de toute idée d'expiation, de punition, de peine du talion, mais de l'idée messianique elle-même.

En effet, si c'est la loi, c'est-à-dire un état d'affaiblissement, de dépérissement « corporel » de l'être périsprital qui détermine chez ce dernier l'instant de son retour à la vie d'ici-bas, cet instant ne peut manquer de sonner pour les bons comme pour les mauvais.

Toutefois, — ainsi que l'Esprit Alpha l'a expliqué de son côté en des entretiens qui seront publiés successivement dans la *Vie Posthume* — ce cycle d'existence que devraient parcourir tous les êtres sans exception, ne serait pas égal en étendue pour chacun d'eux en particulier, il s'agrandirait, dans la partie correspondante à la phase périspritale, en raison directe de l'avancement de l'être.

Il résulterait, en un mot, des données de l'Esprit Alpha que celui qui, dans le parcours de sa vie terrestre, s'applique à alimenter le moi périsprital intime auquel il est lié, d'éléments incorruptibles, vitaux, et que produiraient seuls en abondance le travail, le dévouement, l'abnégation de soi-même et la pratique de tous autres nobles sentiments, jouirait par là même et dans toute sa plénitude, après s'être allégé par la mort de son fardeau de chair, d'une période d'existence relativement considérable par rapport à l'incarné qui, laissant pâtir, pour ainsi dire, son moi spirituel, et le privant ainsi de l'élément indispensable à la vitalité périspri-

tale, se laisserait guider exclusivement par les appétits égoïstes et grossiers du moi charnel.

Telles seraient les bases rationnelles sur lesquelles s'élèverait le temple de vraie Justice ; temple dans le sein duquel l'antique bon-plaisir céleste ne trouverait nul accès et où le plus léger murmure ne saurait non plus exister, chacun devant y supporter les conséquences naturelles de ses propres actes, ainsi que l'Esprit Jean l'exprime avec tant de logique et de clarté.

S'il arrivait que les tendances que nous venons de manifester dussent être modifiées par les développements ultérieurs de nos deux éminents collaborateurs, ou par des éclaircissements émanant de toute autre source, nous n'hésiterions pas un instant à le déclarer, car nous avons pour principe de placer plus haut, beaucoup plus haut que la question d'amour-propre, la question de vérité.

M. G.

LES MANIFESTATIONS DE LA RUE SAINTE

A MARSEILLE

Tous les journaux de la localité se sont occupés, ces derniers temps, de manifestations insolites qui auraient eu lieu dans l'appartement d'une honorable famille habitant l'un des grands domaines de la rue Sainte. N'ayant pas été témoin personnellement de ces manifestations, nous n'avons pas qualité pour formuler un jugement sur le degré de leur authenticité.

Toutefois, les phénomènes dont il est ici question fussent-ils reconnus apocryphes que, pour nous, ils n'en resteraient pas moins parfaitement possibles.

Eh quoi ! diront en s'esclaffant certains chroniqueurs du *Petit Marseillais*, du *Petit Provençal*, de la *Voix du Peuple* et autres feuilles du petit et du grand format, peut-on être assez ceci, peut-on être assez cela pour ajouter foi à de telles billevesées !

Pardon, Messieurs, un peu plus de respect pour les Crookes, les Victor Hugo, les Zœllner, les Wallace, les Lincoln et jus-

qu'à l'illustre électricien Edison lui-même. — Que pèsent vos railleuses dénégations devant le témoignage affirmatif de ces grands noms, auxquels on pourrait en ajouter tant d'autres, « vos pareils ou vos maîtres » ainsi que vous l'a déjà dit Eugène Nus dans les « Choses de l'autre monde ».

Vous riez de la danse des guéridons... et après? Vos devanciers ne s'avisèrent pas non plus, que n[illegible] sachions, de mettre une sourdine à leurs quolibets lorsq[illegible] Galvani provoquait par des courants électriques la danse des grenouilles.— Qui d'eux, qui de vous, aujourd'hui, passerait devant lui sans mettre chapeau bas?

De même vos enfants, sinon vous, salueront plus bas encore dans l'avenir ces autres bafoués des temps présents qui ont nom médiums. (1) Car s'il est vrai que Galvani ait bien mérité de l'humanité en la dotant des bienfaits de l'électricité, nous estimons que les médiums et leur interprète supérieur de la première heure, Allan Kardec, en arrachant à la tombe son secret, méritent plus encore de la postérité.

En attendant l'heure de la justice, qui ne peut manquer de sonner, tardivement peut-être, mais sûrement, voici, touchant les faits qui viennent de mettre en émoi tout Marseille, la relation qu'en donne dans son numéro du 10 février, sous la rubrique *les "Esprits" de la Rue Sainte*, le "Soleil du Midi" qui nous paraît le mieux se renfermer dans les limites de l'impartialité :

« Un très curieux phénomène, qui se produit dans un vaste domaine de la rue Sainte, défraie les conversations de tous les gens de ce populeux quartier. Des faits identiques à ceux qui eurent lieu, aux Batignolles et à Mézières en 1863, se passent depuis huit jours tous les soirs, dans les appartements de M. X.

« Nous nous refusions à croire à ce qui se racontait, mais sur les attestations de témoins oculaires et dignes de foi, nous nous sommes décidés à nous rendre compte par nous mêmes de ces étranges incidents. Voici en quoi ils consistent :

« Il y a huit jours, M. X. fut réveillé en sursaut par un bruit insolite qui se produisait dans la chambre de ses enfants, croyant avoir à faire à un voleur, il s'y rendit pour voir ce qu'il se passait. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en entrant avec de la lumière, de voir une petite table placée au chevet du lit, qui s'était mise en mouvement et qui exécu-

(1) Nous entendons par ce mot non la foule des pseudo-médiums mais le nombre restreint de ceux qui le sont réellement.

tait une véritable sarabande au milieu de l'appartement. Toute la famille réveillée par le bruit, arriva dans la chambre, et nous renonçons à décrire l'émoi bien légitime produit par ce branle-bas inattendu. Là ne devaient pas s'arrêter les fantaisies voyageuses de la table. Elle se débarrassa par secousses successives de tous les objets qui se trouvaient sur elle, et enfin comme fatiguée d'un dernier bond elle se retourna les quatre pieds en l'air.

« Les mêmes phénomènes se sont reproduits à plusieurs reprises depuis ces huits jours. Presque tous les meubles de la maison ont voulu prendre leurs ébats. Fort heureusement, pour M. X., ils semblent jusqu'ici saisis d'un certain respect pour la vaisselle. En effet une table sur laquelle était déposé un vase rempli d'eau, a été retrouvée renversée, mais le vase était placé à terre tout à côté, comme si une main invisible l'y avait déposé, sans qu'une goutte du liquide eut été répandue sur le parquet.

« Des coups secs retentissent de temps en temps dans l'épaisseur des murs, sans qu'il soit possible de dire comment ils se produisent et d'où ils proviennent.

« Ces jours derniers, en présence de diverses personnes, plusieurs morceaux de musique, placés sur le piano, se sont envolés jusqu'à la partie opposée de la pièce, comme poussés par une puissance occulte.

« Hier encore, plusieurs journalistes et un adjoint au maire de Marseille, se sont rendus chez M. X. A leur arrivée, ils ont trouvé au milieu de la chambre un chapeau qu'on avait, quelques instants avant, accroché à un porte manteau, un édredon avait été jeté par-dessus, et enfin, un fauteuil était renversé les quatre pieds en l'air.

« Dans la salle à manger, le tapis avait été enlevé de dessus la table et jeté au milieu de l'appartement. On juge combien grand a été l'étonnement des personnes présentes.

« Hier au soir, vers 10 heures, un nouveau phénomène s'est produit en présence de deux agents de police qui avaient été placés en faction dans les appartements. Une table placée dans la chambre de la plus jeune des enfants de M. X., a été soulevée et violemment jetée contre terre.

« Ces faits grossis par la rumeur publique ont atteint dans le quartier les proportions d'une véritable histoire de revenants ; de braves femmes vont jusqu'à prétendre que ce sont des esprits qui ne pouvant reposer tranquilles veulent empêcher les dormeurs d'achever paisiblement leur sommeil. Certains croient voir dans ces faits l'œuvre d'un mauvais plaisant. Nous serions assez tentés de nous ranger à cet avis. L'enquête la plus minutieuse n'a pu pourtant jusqu'à présent faire découvrir le moindre indice.

« Nous racontons les faits ci-dessus tels qu'ils se sont passés après en avoir contrôlé l'exactitude et avoir été témoin oculaires de quelques-uns d'entr'eux. Il ne nous parait pas que leur cause soit due à une supercherie. Ils semblent se ratta-

cher au domaine de ce qu'on est convenu d'appeler « spiritisme ». Mais il va sans dire que les esprit des morts ou les revenants ne sont pour rien dans l'affaire. Nous sommes en présence d'un phénomène physiologique très curieux qu'il appartient à la science d'étudier et qui se produit sous certaines influences magnétiques que nous ne saurions définir.

« Les habitants de cet appartement et les locataires de l'immeuble sont loin d'être rassurés. Cela se comprend un peu. Espérons pour eux que tout rentrera au plus vite dans l'ordre accoutumé et qu'ils seront bientôt revenus des « revenants. ». — L. C.

Ajoutons, d'ailleurs, en terminant, que s'il est des tables qui se bornent à gambader d'autres savent parler; si les unes, comme au *Petit Provençal*, débitent des « boniments » (voir n° 12 Février), d'autres parlent sérieusement. On peut s'en convaincre par la lecture de l'article de l'Esprit Jean.

Quand on saura que cet article a été entièrement obtenu à l'aide de la médiumnité typtologique, lettre par lettre, par le pied d'un guéridon et qu'il est lui-même extrait d'un ouvrage traitant de matières de la plus haute portée au triple point de vue scientifique, moral et philosophique et qui s'obtient dans les mêmes conditions, peut-être sera-t-on amené à se montrer moins dédaigneux pour l'étude d'une science qui, pour être née des tables tournantes — ce qui n'est d'ailleurs pas plus humiliant que ne l'est pour ses illustres aînées, la Chimie et l'Astronomie, d'être issues l'une de l'alchimie et l'autre de l'astrologie — n'en constitue pas moins, selon la parole convaincue d'un profond penseur, Ch. Fauvety, *le plus grand évènement du siècle et peut-être de tous les siècles*.

M. G.

LIBRE PHILOSOPHIE

II

De la possibilité de connaître

L'esprit humain peut-il connaître ?

Cette redoutable question est à la base de toute philosophie.

Résolue par l'affirmative dans la plupart des systèmes — mais parfois avec bien des restrictions — elle conserve néanmoins le fatal privilège de venir — vision obsédante des mau-

vais jours — hanter le cerveau du penseur. Que de fois ce dernier, las et découragé, ne sachant sur quelle affirmation s'arrêter pour prendre un moment de repos et renouveler ses forces, se prend à douter de lui-même ; ses travaux, ses méditations lui paraissent n'avoir, cruelle ironie, d'autre résultat que de le confirmer dans le sentiment de sa faiblesse et de son néant ; en proie au désespoir, il éprouve des accès de révolte et de rage contre l'implacable destin qui le voue à l'ignorance. — « Je suis donc condamné à ne rien savoir, s'écrie-t-il, à frapper en vain de mon cerveau meurtri à la porte à jamais fermée de la vérité ! Impuissance, telle est l'empreinte ineffaçable gravée sur mon esprit débile ; impuissance profonde, irrémédiable ! Quel que soit le sujet que mon intelligence tente d'approfondir, je me sens pris de vertige et toute réalité m'échappe. Le monde s'offre à moi comme un vaste pêle-mêle de caractères hiéroglyphiques, formes, traits bizarres, muets et effrayants, énigmes indéchiffrables contre lesquelles viennent se briser l'élan et l'énergie de la pensée. Que faire ? Pourquoi penser ? Et ne plus penser, c'est mourir. »

Cet anéantissement n'est le plus souvent que momentané chez l'individu, et au point de vue historique, la négation du pouvoir d'atteindre le vrai, le doute absolu érigé en système philosophique n'a également qu'une durée passagère. Compagnon ordinaire du Dogmatisme exagéré, (les extrêmes s'engendrent mutuellement) le Pyrrhonisme ne sert qu'a découvrir les côtés faibles de son antagoniste, et après une courte abdication, l'esprit humain reprend confiance en lui-même et retourne, mieux préparé par une expérience douloureuse, à l'étude des manifestations de l'inépuisable nature.



Cette question de la possibilité de la connaissance se rattache intimément à un problème d'ordre métaphysique — point maxima de l'échelle spéculative — qui peut se poser en ces termes : Le monde extérieur existe-t-il par lui-même, indépendamment de nos sensations, ou n'est-il qu'une production de la pensée, que l'expression d'un état subjectif de l'être, expression à peu près la même chez tous les esprits dans ses principaux contours, mais différente dans les détails ?

Tel est le fond du débat ouvert entre réalistes et idéalistes.

Parmi les premiers, il en est qui, tout en reconnaissant le

caractère objectif de l'univers, se fondent sur le mode de notre sensibilité pour soutenir que la poursuite de la vérité est chimérique. Nos sens, prétendent-ils, ne nous donnent que des images fausses et imparfaites ; ils sont, suivant le langage de Montaigne, incertains et falsifiables à toutes circonstances ; les qualités réelles et apparentes que nous attribuons aux objets existent telles seulement en nous et par nous ; la lumière, le son, la couleur, la figure l'étendue, etc... ne nous représentent nullement l'essence et la nature vraie des agents qui font naître ces impressions dans notre sensorium ; le stimulus extérieur, la chose en soi est inconnaissable et par suite, le seul but digne de nos efforts étant hors de notre portée, toute recherche philosophique est inutile.

La majorité des réalistes qui forme la majorité des travailleurs de la pensée n'a pas tiré de la distinction entre les choses en elles-mêmes et les impressions qu'elles font sur nous, les conséquences extrêmes et désespérantes que proclament ces apôtres du nihilisme intellectuel.

In medio veritas, dit-on ; cette sentence qui ne sert le plus souvent qu'à consacrer la banalité et la routine, peut trouver place ici, pensons-nous, et s'appliquer justement à l'opinion moyenne qui, tout en refusant à l'intelligence humaine le pouvoir d'atteindre l'absolu, ne le condamne pas à un *in pace* inexorable ; opinion que nous allons essayer de résumer.

*
* *

Nos perceptions, d'après cette manière de voir, ne sont que le symbole de la réalité ; nous ne connaissons le monde extérieur que par les relations que nous pouvons établir avec lui, et dont la nature est déterminée par notre constitution physiologique ; mais ces relations existent et sont la preuve d'une réalité objective ; en d'autres termes, ce que les philosophes appellent « phénomènes » n'est qu'une traduction par nos sens, — traduction revue et corrigée, par les opérations mentales supérieures — de choses qui sont en dehors de nous ; toutes les modifications, tous les mouvements, qui, à l'état normal, ont pour siège notre système sensitif, correspondent à des mouvements, à des états du milieu ambiant.

D'un autre côté, certains principes, certains axiomes, émanation nécessaire de notre constitution psychique, s'imposent

à nous comme indiscutables et, les admettre, c'est par cela même reconnaître une similitude, un rapport entre eux et les conditions de la réalité extérieure.

Parallélisme entre les lois de la nature et les lois de notre raison, parallélisme entre les objets et nos sensations, tel est le fait-principe qu'il faut accepter et qui constitue le *sinequa non* de toute connaissance.

La vérité existe donc ; mais elle est relative, semblable à un paysage qui vu à travers des verres dépolis, se distingue d'une manière confuse : les proportions en sont altérées, les couleurs confondues, quelques grandes lignes et bien des détails manquent, et de plus l'homme ne peut apercevoir qu'une minime étendue du paysage de l'infini.

Cette notion de la relativité de nos connaissances est applicable, non-seulement aux procédés et au pouvoir de l'intelli-humaine, considérée d'une manière générale, mais bien aussi et comme corollaire, à la puissance et à la direction de chaque intelligence individuelle.

L'organisation physiologique et psychique, en effet, semblable dans ses traits fondamentaux chez tous les membres de la race humaine, présente pourtant chez chacun d'eux quelque chose de spécial, et par suite, l'univers qui se réfléchit dans ces miroirs de courbure et et de pureté inégales, donne autant d'images différentes. Les témoignages des sens, quoique variant un peu suivant les individus, constituent la partie commune et à peu près identique pour tous, des connaissances humaines (1); mais quand il s'agit de généraliser, de relier les faits, de scruter les grandes lois qui régissent le cosmos, quand il s'agit de mettre en œuvre les facultés de raisonnement et d'imagination, alors les divergences se produisent.

Nulles ou imperceptibles dans le domaine des sciences mathémathiques, elles vont se montrant peu à peu dans le domaine des sciences physiques et chimiques, s'accentuent dans celui des sciences biologiques et naturelles, et prennent sur le vaste et mouvant terrain des sciences philosophiques et sociales un développement tel, qu'on peut dire que chacun a sur les grands problèmes qui sollicitent incessam-

(1) Toutefois en dehors des sens connus, les études nouvelles sur les médiums, les sonnambules, les sensitifs en général, sont venues nous démontrer l'existence, chez quelques natures exceptionnelles, de sens nouveaux qui leur permettent de pénétrer dans un monde de sensations qui pour le plus grand nombre n'existe pas encore.

ment la pensée, sa solution à lui propre, que toute conscience a son idéal moral, toute raison sa conception générale du monde et que pas un peut-être des grands principes d'éthique et de sociologie ne possède la sanction de l'unanimité des penseurs.

Tels sont les enseignements du réalisme courant.

*
* *

Le réalisme — il est à peine besoin de le faire remarquer, puisque cette conception n'est, à vrai dire, que l'expression, sous une forme se faisant de plus en plus savante des données du sens commun — n'a pas eu de commencement historique ; c'est un système inné chez l'homme, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une conviction réflexe produite par le jeu de ses organes ideo-sensoriels.

Toutefois, l'esprit humain possède des facultés, que nous appellerions volontiers métaphysiques, et qui lui permettent de s'affranchir des indications fournies par les sens, et de dépasser les conclusions d'un jugement immédiat ; non-seulement, grace à elles et avec le secours de notions toujours plus précises sur le fonctionnement du système nerveux et des agents d'excitation, il a peu à peu transformé le réalisme primitif et irréfléchi, l'empirisme purement sensuel, mais encore certains philosophes, poussant l'abstraction jusqu'à ses dernières limites, en sont arrivés à nier l'existence du monde extérieur qui ne serait qu'une simple apparence, et à regarder les qualités secondes et primaires des corps comme des états purement subjectifs du moi. L'esprit seul existerait, tout ce qu'il perçoit n'aurait aucune réalité objective et ne serait que sa propre représentation, sa création personnelle.

Cet idéalisme absolu n'a trouvé accès que dans de rares intelligences ; je dis rares par le nombre ; quant à décider si l'état mental particulier qui prédispose à l'acceptation d'une semblable théorie, doit être considéré comme une déviation du type normal spirituel, ou comme le résultat d'un degré supérieur gravi sur l'échelle de l'évolution, degré que peu ont atteint encore, mais où tous doivent parvenir, la conception idéaliste étant appelée à remplacer la conception réaliste, le sens commun transcendental, le sens commun vulgaire; quant à résoudre ce point délicat, nul peut-être actuellement n'est à même de le faire, à moins d'user d'un moyen analogue, dans

l'ordre intellectuel, à celui mis en pratique par Alexandre pour défaire le nœud gordien, l'affirmation pure et simple.

Cette forme de l'idéalisme qui anéantit le monde extérieur, quoique se retrouvant, mais sous des traits moins nets et moins accentués, dans les œuvres des anciens philosophes, remonte à Berkley (à Leibnitz, prétendent quelques-uns); diversement modifiée, elle a constitué l'élément essentiel de la philosophie allemande à son époque la plus brillante (Fichte, Hegel etc.) et actuellement elle compte des partisans convaincus, dans le monde des métaphysiciens, bien entendu,

*
* *

Réalisme, Idéalisme... ces deux termes évoquent naturellement le grand problème de la dualité ou de l'unité de l'Être: esprit et matière, ou bien une seule et commune essence pour tout ce qui est.

Les Idéalistes ont vaincu la difficulté en supprimant la matière.

Les Réalistes — dont la conception n'implique pas formellement la négation de l'élément spirituel — se sont souvent faits matérialistes et ont supprimé l'esprit.

Ces deux conclusions en apparence opposées, sont le résultat d'une même tendance : la tendance au monisme.

L'idée d'une substance commune à l'ensemble des choses a de tout temps inspiré les chercheurs et enfanté des systèmes, mais elle n'a jamais été aussi profondément enracinée dans les esprits et aussi générale que de nos jours.

Réduire à l'unité l'infinie multitude des phénomènes, relier en une universelle solidarité les êtres et les choses, démontrer que de l'imperceptible atome à l'astre resplendissant, de l'infime zoophyte au superbe génie, partout circulent le même élément vital, le même principe d'existence, les mêmes lois de développement et de progrès, constitue en effet à notre époque la préoccupation dominante de la spéculation.

Le XIXe siècle, déjà baptisé de noms si nombreux, peut s'appeler aussi le siècle du monisme ; nous avons le monisme panthéiste, le monisme mécaniciste, le monisme idéaliste, et bien d'autres encore; l'un ne reconnait que la force, l'autre que l'idée, l'autre que la matière etc.. et explique à l'aide des combinaisons infinies de cet élément unique la constitution et le fonctionnement du monde.

Mais les différences qui séparent ces divers monismes, sont-elles aussi réelles que les épithètes qui les qualifient sembleraient l'indiquer ? Qu'est-ce que la matière, qu'est-ce que la force, qu'est-ce que l'esprit, qu'est-ce que le divin ? Ne sont-ce pas simplement des mots différents pour désigner une même essence inconnue, ou mieux les divers aspects sous lesquels on la considère, les diverses manifestations de son activité ?

***

Que conclure de ces considérations bien rapides et superficielles sur la question si ardue et si importante de la légitimité et de la nature de nos connaissances ?

Est-on dans la nécessité de choisir entre le réalisme et l'idéalisme, de se prononcer sur l'existence exclusive de l'esprit ou de la matière, et est-on condamné, faute d'une opinion définitive sur ces sujets à s'égarer dans un labyrinthe sans issue ?

Y a-t-il entre celui qui considère ses sensations comme l'écho d'un monde extérieur, et celui qui les attribue à une puissance de création de son moi, un antagonisme radical qui établisse entre leurs manières de percevoir et de comprendre une différence absolue ?

« Quand le pur idéalisme serait démontré, dit Ch. Bonnet, rien ne changerait encore dans l'ordre de nos idées sensibles et dans le jugement que nous portons sur ces idées » Que l'esprit exerce ses facultés sur des manifestations en dehors ou en dedans de lui ; que les lois qu'il découvre soient l'expression d'un dynamisme externe ou le résultat d'un processus de formation interne, d'une manière ou de l'autre, ces manifestations et ces lois que l'esprit saisit, constituent pour lui le réel, en dehors de leur origine première qu'il lui est impossible d'atteindre, et cela lui suffit pour affirmer que la vérité n'est pas un vain mot et sa poursuite un leurre perpétuel.

La constatation du caractère relatif et imparfait de nos connaissances, ne peut arrêter l'essor de l'intelligence et décourager la pensée ; « l'ombre de la vérité, que je poursuis partout, disait Gassendi, suffit à me remplir de joie. » Connaître pour aussi incomplet que soit le savoir, c'est agrandir sa vie, et agrandir sa vie est l'aspiration qui fait le fond de l'être, et constitue le mobile de son activité.

L'esprit humain continuera dans l'avenir à poursuivre le secret de la « chose en soi », du « noumène », à méditer sur le caractère objectif ou subjectif des choses, l'esprit et la matière, l'unité ou la dualité de l'être ; il se livrera avec la même ardeur à la recherche de l'absolu et ne se résignera jamais à son impuissance pour embrasser l'univers dans son infinitude, et dans ses rouages les plus mystérieux ; mais, comme par le passé, il trouvera dans l'existence des sensations, des idées, des sentiments, dans cette réalité évidente, quelle que soit sa nature intime, un motif suffisant pour ne pas s'abandonner à la désesperance, et au milieu même de ses déceptions, de ses doutes, de ses angoisses, il répètera avec Esdras : « La vérité est éternelle ; elle ne périt jamais ; elle vit et grandit toujours. »

D^r^ E.

QUID SENTIS ?

A cette question, que quelques amis nous ont posée assez souvent : les esprits peuvent-ils prédire l'avenir, nous n'avons jamais répondu catégoriquement et pour cause. Personnellement nous n'avons pas eu l'occasion de constater que le voile discret de l'avenir ait été réellement soulevé. Toutefois la prudence commandant de ne rien inférer de son ignorance nous nous garderons de trancher cette énigme à la façon d'Alexandre c'est-à-dire par un simple coup d'opinion.

Nous savons qu'il est constaté dans quelques ouvrages que l'avenir s'est parfois laissé dérober son bien ou son mal. Malheureusement les faits se sont presque toujours ébruités ou publiés après le terme de prédiction, de sorte que force a été d'ajouter autant de croyance à la bonne foi des narrateurs qu'à l'exactitude des phénomènes, ce qui, on en conviendra, ne constitue pas une précieuse valeur notoire.

On pourrait émettre bien des théories sur les causes probables ou improbables de la prédiction ; mais il faudrait avant tout, ce nous semble, examiner de quel poids ces causes peuvent peser sur le sens philosophique. Comment pourrait-on concilier, en effet, le libre arbitre avec la connaissance de

l'avenir ? La croyance à la prédiction ne doit-elle pas conduire forcément à la doctrine du fatalisme ?

Si un acte quelconque de la vie humaine peut être prévu bien avant qu'une conséquence immédiate l'ait fait entrevoir, ne faut-il pas en induire que fatalement et matériellement nous sommes poussés vers l'échéance de cette circonstance ou traite du devenir.

Entre le libre arbitre absolu et le fatalisme exclusif il nous paraît y avoir (ceci est une opinion personnelle que nous aurons occasion de développer) un juste milieu, c'est-à-dire une loi de déterminisme conséquentiel régissant la créature. Et dès lors il nous semble que l'avenir pourrait parfois être entrevu comme conséquence, par la puissance de pénétration intellectuelle ou mieux par la puissance du calcul.

Nos astronomes arrivent déjà à prédire, bien longtemps à l'avance, au moyen du calcul, des perturbations sublunaires ou sidérales, l'époque d'une tempête, d'un ouragan. Ces prédictions astronomiques, bien que n'étant pas entrées entièrement dans le domaine des lois rigoureuses de la mécanique céleste, ne nous étonnent plus du moment qu'elles cherchent à se fonder sur le calcul.

Hé bien, ne se peut-il pas que les phénomènes d'ordre privé, c'est-à-dire les phases de l'existence humaine, ressortissent aussi au calcul, mais à un calcul plus trascendantal ? N'y aurait-il pas là une simple différence de degré d'équation mathématique ?

Sans rien affirmer examinons le cas suivant de possibilité, dans le sens philosophique du mot.

Un astronome annonce pour telle époque une tempête, et en détermine les éléments ; de plus la contrée qui doit supporter le ravage est parfaitement désignée. Le calcul est très beau et la prévision se réalise. Dans une autre circonstance analogue on demande au savant de déterminer, non plus seulement la zône exposée, mais le nombre de pommes que la tempête doit abattre.

Notre astronome — et il a raison — ne tente pas ce problème d'un nouveau genre, et se demande si l'intellect du questionneur n'a pas perdu son centre de gravité.

Cependant que faudrait-il pour que le problème fût possible? des données suffisantes, et rien de plus. Ces données, les voici : Connaître le nombre de pommiers plantés dans la zône exposée; le nombre de pommes; l'intensité de la tempête et l'état de maturité de la pomme non susceptible de résister à l'effort d'arrachement produit par la tempête.

La tempête étant prédite, la région de son passage étant connue, les données secondaires existant virtuellement le problème sort du hasard, du merveilleux; car concevoir les données exactes, nécessaires à la mise d'une équation, c'est en montrer la résolubilité.

Diable, dira-t-on, c'est du difficile. Difficile, soit. Mais ce mot, quelque inexpugnable qu'il puisse être, est toujours du domaine du possible. Le progrès constant et éternel est l'assaut incessant contre l'inexpugnable inconnu.

Sur la question de prédiction ne nous enthousiasmons donc pas outre mesure, en acceptant « in globo » tous les témoignages. Les preuves notoirement favorables manquent encore; mais nous avons des adminicules qui nous invitent sérieusement à la méditation, à la recherche de cette vérité entrevue. Et que ceux qui la possèdent par droit de faits n'entonnent pas les chants fastidieux du miracle, qui répugnent au libre examen; car la prédiction ne peut relever que du calcul, à moins qu'il n'y ait là qu'une question de sagacité, extrêmement subtile sans doute, mais toute aussi simple, quoique ignorée, que l'œuf légendaire de Christophe Colomb.

Médium Auditif Louis R.

ALPHA.

INSTRUCTION MUTUELLE

Une vingtaine de sociétaires de l' « Athénée Spirite » ont fondé dernièrement un groupe que l'on pourrait appeler d' « instruction mutuelle ». Des sujets d'étude y sont proposés sur lesquels chacun des membres est invité à faire connaître son opinion soit oralement, soit par écrit. Tel, qui n'oserait parler en séance conférencielle publique, n'a plus lieu d'éprouver la même hésitation, sous les regards indulgents et encourageants de personnes amies, réunies en vue, précisément, de s'exercer dans l'art difficile d'exprimer ses pensées.

Afin de conserver au groupe son caractère d'intimité fraternelle et

égalitaire il a été convenu qu'il ne serait nommé ni président ni bureau. Chacun des membres participants devient à tour de rôle membre dirigeant. Ce qui prouverait que l'idée de ces réunions est bonne c'est que les fruits en sont excellents. On peut en juger par l'extrait suivant d'un travail dû à l'un des plus jeunes membres du groupe.

Il s'agissait de deux questions sur lesquelles les avis étaient partagés:

1° *L'affection survit-elle à la mort ?*

2° *Si oui, si la famille se reconstitue dans l'au-delà, pourquoi les communications* AUTHENTIQUES *entre parents sont-elles encore si rares ?*

Voici l'exposé du jeune conférencier :

— L'affection se prolonge-t-elle au delà de la tombe ?

— Si elle survit à la mort pourquoi les êtres que nous affectionnons n'usent-ils pas plus souvent de la possibilité indiscutable de la communication médianimique pour nous prouver que notre affection est payée de retour ?

Telles sont les deux questions que le nombre restreint de communications paraissant *réellement* émaner de nos morts aimés ont fait naître parmi nous.

La première question pourrait être, je crois, ramenée à à celle-ci : Le souvenir persiste-t-il après la mort ?

Si j'ai bien compris les instructives leçons de notre ami Jean, deux phases successives — dont l'une, périspritale, est le complément de l'autre, charnelle — forment par leur ensemble un tout, une unité, une seule existence. N'ayant pas souvenir dans la phase charnelle de la phase périspritale antérieure, nous pouvons nous demander s'il n'en est pas de même pour la période périspritale par rapport à la période charnelle. C'est, à première vue, ce qui semblerait devoir être. Si, cependant, nous mettons en parallèle les deux modes différents par lesquels nous passons d'une phase dans l'autre, nous pouvons arriver à une conclusion toute opposée et entrevoir, peut-être, le mécanisme du souvenir.

En effet, l'être périsprital, parvenu à sa période de décroissance, et se dirigeant vers la naissance charnelle, n'y arrive qu'après une concentration de plus en plus intense de sa matière périspritale ; concentration amenant un affaiblissement progressif de ses facultés spirituelles. Cette concentration atteint sa dernière limite au moment, difficile sans doute à préciser, où l'être périsprital redevient être charnel par la prise de possession des organes, de formation récente qui doivent constituer son nouveau corps.

De la phase périspritale à la phase charnelle, il y a donc passage d'un être déjà très affaibli au point de vue spirituel, dans un milieu d'une matérialité intense par rapport à la matérialité périspritale ; les organes qui sont mis à sa disposition n'ayant participé en rien aux actes de la phase périspritale, ne permettent à l'âme de percevoir d'autres impressions que celles toute nouvelles qui lui arrivent par les sens au fur et à mesure de leur développement. Il parait naturel qu'il ne puisse y avoir, dans ces conditions, souvenir de l'existence antérieure.

Par contre, de la phase charnelle à la phase périspritale, il n'y a pas naissance dans le sens propre du mot, mais simplement continuité de la vie sous un nouveau mode, et passage de l'être spirituel dans un milieu ne différant essentiellement du milieu précédant qu'au point de vue de la forme matérielle.

Or, cette forme nouvelle que revêt l'être à son retour à la vie périspritale est en voie de préparation dès la phase charnelle ; elle a donc été associée aux actes et, par conséquent aux affections de cette vie. Dans ces conditions on conçoit que le souvenir puisse ne pas être interrompu par ce simple changement de milieu appelé la mort.

La persistance du souvenir étant admise, la persistance de l'affection est du même coup établie. Si nous, êtres matériels, nous gardons le souvenir de nos aimés longtemps après leur mort ; si ce souvenir ne s'efface en partie que grâce à notre lourde matérialité qui paralyse en nous l'élément spirituel, il n'en est pas de même pour ceux qui nous ont devancés et qui nous aimaient. L'élément charnel n'offrant plus d'obstacle, chez eux, à l'élément spirituel, ils doivent, par suite non seulement nous continuer leur affection, mais encore la ressentir bien plus vive que nous ne la ressentons pour eux.

Comment, dès lors se fait-il qu'ils ne nous le témoignent pas plus souvent ?

Toute la question, sans contredit, est dans l'emploi des moyens de correspondance dont ils disposent. J'estime, d'ailleurs, que, consciemment ou non, nul n'est privé de l'aide solidaire périspritale et que les esprits entrent journellement en relation avec nous, nous influençant de leurs fluides sympathiques et nous suggérant les conseils que leur affection nous dicte. Ce moyen merveilleux c'est l'intuition. Oui, je crois qu'il n'est personne qui ne soit, même à son insu, plus ou moins médium intuitif. Quelque chose d'instinctif nous dit que toutes les idées ne viennent pas de nous ; la soudaineté de certaines inspirations, leur peu de rapport avec le cercle habituel de nos pensées nous le prouvent. Nous sommes tout étonnés, parfois, de ces lueurs qui viennent subitement, et à point nommé, illuminer notre route. J'ai l'intime conviction que ces lueurs, que ces inspirations nous les devons à la sollicitude de ceux que nous regrettons de ne plus voir auprès de nous.

Ne les accusons donc plus d'indifférence et d'oubli à notre égard, et ne nous en prenons qu'à nous-mêmes de ne pas mieux pressentir leur présence, à nous qui, trop souvent, fermons l'oreille de notre cœur aux généreux élans qu'ils tachent d'y imprimer.

DE LA B.

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.